

Traduire Jousse : quelques réflexions

par Edgard Sienaert

in revue Nunc, 2011, p.61-64 - site de l'éditeur www.corlevour.fr

Pour traduire, il faut savoir de quoi il s'agit.

Or traduire, c'est transposer en nous ce qui est extérieur à nous.

Il faut mettre les objecta en subjecta.

Ce qui nous est opposé, ce qui est jeté en face de nous, il faut qu'il soit intussusceptionné aussi objectivement que possible par chacun de nous.

Marcel Jousse, Cours aux Hautes-Etudes, le 9 février 1944.

C'était début avril 1986. Un ancien collègue, Keyan Tomaselli - spécialisé en médiatique, fraîchement nommé à l'Université du Natal à Durban (il venait de l'Université de Rhodes, située à Grahamstown, dans le sud-est du pays) - arrive dans mon bureau et me dit, en substance : « *Écoute, on a fait cet enregistrement vidéo il y a trois ans. Personne de l'équipe ne comprend ce qui se passe exactement ici. Cet homme est illettré, ce n'est pas un professionnel de la composition, mais dans cette interview, il ne parle pas comme il le fait normalement, et personne de ceux que nous avons filmés n'a parlé comme lui. Visionne-ça, je pense que ça t'intéressera. Tu es en études orales, peut-être que tu as une idée.* »

La cassette est restée une dizaine de jours sur mon bureau, sans que je la touche. On se souvenait ? Toujours est-il que quand je l'ai mise, cette cassette, c'était comme si tout le Jousse que je connaissais par ces textes publiés – mon Jousse livresque – 'tombait en place' : ce *style oral rythmique et mnémotechnique des verbo-moteurs*, ces *lois psychophysologiques de l'expression humaine*, cette *Anthropologie du Geste*, c'était cela : un homme qui parlait, comme il le dit lui-même dans son texte, parlait 'de ses entrailles' (traduire : 'de ses tripes' ?), un 'illettré', un 'inéduqué', un 'pauvre hère', enfin, vivant, littéralement, dans une chaumière, qui parlait du fond de ses tripes cette é-motion forte sous le coup de la menace d'expulsion. Ce n'était pas de la 'poésie', c'est sans rime et ça semble par moments sans raison ; ce n'est pas non plus notre 'prose', ce n'est pas dit, c'est clamé – ex-clamé – et si c'est rhétorique, ce n'est pas le large coup de manches et l'ample période de nos orateurs. Cela, l'équipe des universitaires qui avait fait l'enquête sur le terrain l'avait bien senti, et c'est tout en leur honneur. Mais alors, qu'était-ce ? Eux, 'du livre', 'de l'écrit', n'avaient pas eu de repères pour caser ce qui se produisait devant leurs yeux et à leurs oreilles.

Quand Jousse dit : « Pour traduire, il faut savoir d'abord de quoi il s'agit. », il parle des exégètes qui se sont penchés des siècles durant sur des écrits, et des écrits passés par combien de traductions, sans s'apercevoir – les œillères 'livresques' les en empêchaient – que leurs textes étaient d'abord des textes composés oralement et qu'ils en gardaient encore, en substrat, et même en surface, toutes les caractéristiques. Mais pour voir, il faut savoir. Et pour traduire, il faut savoir de quoi il s'agit : il n'y a pas de texte sans contexte ; un texte, c'est un tissu, un sutra, une toile – et une toile est toujours attachée quelque part, d'une certaine façon, à quelque chose. On oublie trop que, souvent, le traducteur ne trahit pas le seul auteur : il peut trahir son lecteur aussi, lui faisant croire qu'il a compris 'de quoi il

s'agit' alors qu'il s'est contenté de le laisser benoîtement dans sa zone de confort intellectuel, esthétique, moral, philosophique, politique ...

Piet Draghoender est un terreux, un taiseux, aussi, qui ne parle que quand le verbe l'émeut – un verbo-moteur. Donc, on traduit son texte tel quel, mot-à-mot, dans sa nudité verbale, et on essaie de l'habiller, de lui remettre le son et le geste en forçant l'œil du lecteur à écouter et à voir au-delà des marges de la page. Le traducteur doit devenir aussi un metteur en scène par sa mise en page.

X

Trois années après cette rencontre avec Piet Draghoender, j'ai traduit le premier livre de cet autre *verbo-moteur* – *terreux* – *paysan*, Marcel Jousse. La traduction anglaise du 'Style Oral', soixante-cinq ans après sa première parution en français – 1925 – a trouvé un directeur de collection qui la prise, un éditeur qui l'a publiée et même un certain public, spécialisé, qui l'a lue. Et pourtant, vingt ans après, l'année dernière donc, j'en ai fait une nouvelle traduction, une traduction sur l'original de Jousse, et non plus sur l'édition moderne du texte de 1981, par acquis de conscience professionnelle de philologue ; par gêne aussi d'avoir mis sur le petit marché universitaire une traduction péchant par excès de timidité novice – le 'geste' jousien n'est pas une gesticulation, *a gesture* : il fallait néologiser, garder *geste*, de toutes façons proche de l'archaïsme *gest*, en anglais, pour *gesture* ; ne pas traduire 'mimisme' par 'mimicry' quand Jousse s'est efforcé tant et tant de fois de mettre au clair la distinction qu'il établissait entre 'mimisme', qui est humain, anthropologique, et 'mimétisme', qui est biologique et anthropoïdique. Il fallait donc mettre 'mimism'. Il fallait, dans l'ensemble, être plus souple, stylistiquement, plus ferme terminologiquement et sémantiquement. Il fallait pour traduire mieux, mieux savoir de quoi il s'agissait. En savoir plus pour moins trahir.

Puis, en 2000, est sortie la traduction des douze 'mémoires' publiés du vivant de Jousse et des trois volumes publiés de façon posthume par Gallimard sous le titre de 'Anthropologie du Geste'. Tout cela en un volume en anglais, intitulé : 'The Anthropology of Geste and Rhythm. Studies in the Anthropological Laws of Human Expression and their Application in the Galilean Oral-Style Tradition'. C'est long comme titre et sous-titre, mais il s'agit d'une refonte de toutes ces publications et là encore, le *traduttore* possiblement *traditore* s'est doublé d'un *editore*, qui, que l'on ne s'y trompe pas, peut tout autant trahir: éditer, c'est décider. Sur quelles bases ? Dans ce volume, j'ai amalgamé des textes écrits sur trente années, regroupés non pas chronologiquement, mais thématiquement. Comment justifier la mise à la suite de textes écrits à plus de vingt ou trente ans de distance ?

Mais il s'agit des écrits d'un chercheur qui nous dit qu'à vingt ans, son système était en place ; qui se dit méthodologiste et qui nous apprend que sa méthode de méthodologiste, c'est de faire la synthèse d'abord, l'analyse ensuite ; qui dit que, pour comprendre sa terminologie, il faut connaître sa méthodologie et que, de toutes façons, chez lui, rien ne peut être compris si on n'a pas d'abord saisi son anthropologie. Son œuvre donc, c'est un peloton bien serré qu'il dévide au fil des années : Jousse est sphérique. Ou, pour changer de métaphore géométrique : il est im-plier, et il s'ex-plier – *pli-er*, *dé-plier*, *ex-plier* : tous termes qui ne cessent de revenir chez cet invétéré étymologiste. Il y avait, chez Jousse, au commencement, le Mimème du Mimisme. Pour l'éditeur, il n'y a donc pas de

chronologie à respecter : elle n'existe pas – l'œuvre de Jousse n'est pas en longueur, elle est en profondeur.

X

Pas tout à fait, pourtant : il y a deux Jousse.

Le cours au Laboratoire de Rythmo-pédagogie daté du 18 janvier 1939 est intitulé : *Le Formulisme du Rythmo-catéchisme et l' Introduction : L'Héraclitisme et le Salomonisme / Fluidisme et Formulisme*. C'est un de ces cours où on sent le professeur Jousse pleinement en sympathie intellectuelle avec ses auditrices. Regardons cette fin de paragraphe, page 6 : « Mais le Père Jousse n'est pas facile à comprendre parce qu'il ne veut pas avoir de livres. Il ne veut pas que ses Mémoires soient pour vous indépendants de lui. Il veut avoir des disciples vivants qui vous expliquent, d'une façon vivante, ses mémoires qui sont pour ainsi dire la salomonisation de son héraclitisme. C'est avec cela justement qu'il faut que vous travailliez. »

Voilà notre dilemme, de nous, pauvres humains – *Anthropoi*, Composés humains - et voilà aussi les deux Jousse et les deux battants de l'œuvre de Jousse : Héraclite, c'est le philosophe grec, musant au bord de l'eau : Tout coule ; on ne saurait se baigner, jamais, deux fois dans la même rivière. C'est le fluidisme. C'est le Jousse des cours – le vivant Dépli-eur et Ex-plici-ateur, analysant tel ou tel aspect de sa synthèse originelle. Et il y a le Jousse des publications – le roi Salomon, roi-philosophe oriental et palestinien, mis en scription quelques siècles après sous le nom de l'Ecclésiaste, qui, lui, sceptique, blasé, déçu, soutient qu'il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil... que, plus ça change.... C'est le formulisme. C'est l'écriture qui fixe et fige contre la tradition orale qui formulait, elle aussi, mais fluidement, en souplesse, en prise avec l'audience.

Et maintenant que, depuis décembre dernier, je prépare une intervention sur la terminologie de Marcel Jousse, je me rends compte que l'anthropologie du professeur Jousse professant, celui des cours – tellement plus accessibles et mieux exploitables maintenant qu'ils sont numérisés – est tout différent de l'auteur Jousse des « Mémoires » et de l' « Anthropologie du Geste ». Et elles ne peuvent être pareilles, les traductions qu'on en ferait : celle des publications sera technique et mécanique, celle des cours se devra d'émuler - de mimer- la fête mouvante qu'était un cours de Jousse. L'imprimerie assainit, purifie, emmaillote – 'embandelette' l'expression humaine comme une momie (c'est Jousse qui parle) - alors que le vrai Jousse se disait Anthropologiste de la Vie, et opposait cette anthropologie à la squelettologie de ses congénères. Le traducteur doit devenir l'auteur. Mais :

X

Du cours de Marcel Jousse aux Hautes Etudes, le 9 février 1944 :

« Je voudrais aujourd'hui analyser cette sorte d'identification, au moins dans le désir, sinon dans la réalité. Il faut que nous devenions pareils à ce que nous voulons comprendre.

Aujourd'hui je vous ai intitulé ma leçon : '*La difficulté des traductions ethniques*' et je mets difficulté pour ne pas révéler cet immense scepticisme où je suis car je parlerais plutôt de l'impossibilité des traductions ethniques.

Remarquez que je ne suis pas le premier à donner au mot « traduction » un sens péjoratif. Vous avez le proverbe italien « traduttore traditore », celui qui traduit trahit.

Ayant cela en nous comme une sorte d'horreur sacrée, nous abordons cette difficulté que j'appelle carrément impossibilité et nous allons voir :

I – le problème de la traduction,

II – les difficultés des traductions ethniques,

III – les solutions des difficultés des traductions ethniques. »

De l'impossibilité donc de traduire. De l'improbabilité, plutôt, puisque 'III - les solutions des difficultés des traductions ethniques.' Je signale en passant que, pour Jousse, l'ethnique est toujours une expression particulière de l'anthropologique : est anthropologique, ce qui est commun à toute l'humanité, est ethnique, la langue, la culture, tout ce qu'un groupe exprime de sa façon ce qui est de l'*ensemble* des Hommes. Par conséquent, une traduction est par définition ethnique, le message d'un groupe à un autre. Mais comme c'est le cas pour les individus, les ethnies ont une mémoire qui est la leur uniquement. Nous pouvons, au mieux, jeter quelques ponts analogiques ou métaphoriques au-dessus de l'« incommensurable abîme » qui nous sépare.

Dans ses *Dernières Dictées* - des notes prises par Gabrielle Baron, son assistante, lors des dernières années de Jousse – et, plus précisément dans la toute dernière dictée, Jousse revient sur un thème qui lui était devenu de plus en plus cher : celui du Metourguemân-Sunergos. Partant en mission, les Disciples de Léshoua se faisaient accompagner d'un interprète-metourguemân-sunergos qui décalquait les formules araméennes en formules helléniques. « Pour comprendre une proposition décalque, dit Jousse, dans un autre endroit des *Dictées*, il faut être parleur grec et penseur palestinien. Toutes les phrases ainsi décalquées pourraient dire, à leur manière : le sémantisme palestinien s'est fait langage et il habite en nous, syllabes grecques. Un Palestinien dirait que c'est la Transfiguration divine du langage humain... C'est le plus écrasant des mystères linguistiques que puisse rencontrer un Anthropologiste du Langage. » Et j'enchaîne avec l'avant-dernier paragraphe de la dernière des *Dictées* : « Aux regards superficiels du Gréco-latinisé, ces deux ombres marchantes paraissent analogues. Aux regards scrutateurs et insatisfaits de l'Anthropologiste, ces deux ombres sont incommensurables. Les Envoyés eux-mêmes avaient si bien senti cet incommensurable que pour essayer d'en pallier la démesure, ils avaient fait accompagner l'ombre purement araméenne d'une ombre araméo-hellénisée. » Et c'est cela, l'« inimaginable tentative de diminution de l'incommensurable interethnique palestinien et hellénistique ». Et c'est la fin des *Dictées*.

« C'est à ce moment, écrit Gabrielle Baron en conclusion de ses notes, qu'un malaise cardiaque a arrêté le père. Je l'avais vu pâlir étrangement et porter la main à son cœur, tandis que de grosses larmes coulaient sur son visage : « C'est trop beau, c'est trop beau ! Si c'était plus fort, cela me tuerait. ». Elle poursuit : 'Qu'avait-il vu ? Dans la suite, il m'a rappelé bien des fois ce fait avec une émotion bouleversante comme si j'en avais été moi-même le témoin : « Vous vous rappelez les deux grandes ombres sur la montagne qui s'en allaient ... ». Mais je n'avais rien vu que lui qui ne s'en est pas relevé. »

Jousse avait vu, avait eu la vision, de l'impossible traduction devenue réalité, la vision de l'interpénétration interethnique : en cascade les ombres confondues, du messenger-décalqueur hellénique et du messenger porteur du message araméen du Maître, ombre Lui-même de la lumière du Père. Et comment ne pas, alors, se souvenir de la dernière phrase de la toute première publication de Jousse, du 'Style Oral' – et il s'agit bien des défis de traduction : « En vérité, devant tant de problèmes surgissant à chaque ligne, lecteur et auteur se rendent compte du caractère provisoire de cette esquisse. Si Dieu nous permet de

réaliser l'œuvre que nous projetons, chacun des traits, un peu gros, de l'esquisse sera repris et précisé par nous dans une série d'ouvrages spéciaux, en contact étroit avec les savantes découvertes des techniciens, français et étrangers, en recherche expérimentale et scientifique de cette mystérieuse parole humaine, frêle et merveilleux écho de la Parole éternelle et créatrice ! »
La boucle était bouclée.

X

Je ne suis pas traducteur de métier – je ne trahis que par intermittence. Si je me suis mis à traduire Jousse, c'est parce que j'ai vu la nécessité de Jousse : je travaillais avec des étudiants qui vivaient le *paysanisme* et qui subissaient le *citadinisme* – pire : la *citadinose* d'un régime et d'une institution sclérosés. Le 'Style oral', élevant leur tradition ethnique au niveau anthropologique, leur donnait la perspective nécessaire pour la valoriser et pour se valoriser. Je n'avais pas non plus ne pas pu remarquer combien Jousse était pillé, mais trahi surtout dans sa pensée profonde, et ce par de grands noms, mêmes, de la recherche anglophone en oralité. Jousse, dont toute l'œuvre prouve la continuité entre l'oral et l'écrit – voyez le deuxième cours de lui reproduit dans ce numéro de NUNC – fut détourné pour prouver la thèse contraire de la grande scission, *the great divide*, une vivisection, aurait-il dit, entre l'oral et l'écrit. Et on retombait ainsi dans le travers qu'il avait dénoncé dès ses premiers écrits : celui de la dichotomie logique/illogique, civilisé/barbare, éduqué/inéduqué et toutes ces autres appellations diviseuses. Je m'y suis donc mis, à le traduire. Sans entraînement théorique, partant, empiriquement.

Ayant eu l'heur et le malheur d'avoir été élevé simultanément, durant mes sept premières années, en trois langues – disons plutôt 'registres linguistiques', pour ne pas nous enliser dans les sables mouvants des 'patois-dialecte-langue' – en west-flamand, en français et en néerlandais, je suis sans langue maternelle propre, orphelin linguistique par excès de parentage. Et, par voie de conséquence, ne pensant pas en une langue et en parlant une autre, piètre traducteur. Alors, triplement - quadruplement, depuis que l'anglais s'y est ajouté il y a quarante ans - monolingue, je me suis associé à une collègue, uni-monolingue anglaise, elle : je traduis du français en anglais, naviguant aussi près que possible de la langue d'origine; elle, Joan Conolly, travaille cette première mouture en anglais proprement vernaculaire, version anglaise que je vérifie sur l'original français. Et nous discutons des écarts.

C'est tel, évidemment, que nous l'avons traduit, que Jousse sera lu par ceux qui n'ont pas accès à l'original ou à la langue de l'original. C'est une grave responsabilité. Mais elles sont, ces traductions, si improbables. On ne peut améliorer que ce qui existe déjà.